# GK COLLECTIVE

REVUE DE PRESSE

ARTE TRACKS, 23 octobre 2020

LIEN VIDEO: https://www.arte.tv/fr/videos/100436-000-A/le-theatre-dont-vous-etes-le-heros/

USBEK & RICA, Juin 2020
https://usbeketrica.com/article/agence-rencontres-sans-risque-cartonne-pendant-confinement

# Une nouvelle agence de rencontres « sans risque » cartonne pendant le confinement

Ces jours-ci, à force de gestes barrières, l'autre devient moins un objet de séduction qu'une source de suspicion. Qu'à cela ne tienne : une nouvelle agence propose des rencontres garanties sans risque pour nous aider à mieux nous lâcher. Projet artistique du collectif GK Collective proposé en juin par le Maif Social Club, le dispositif invite à réfléchir sur l'authenticité des rencontres humaines. On a testé, on vous raconte.

« *— Je raccroche ou tu raccroches ?*
*— Je sais pas, on compte jusqu'à trois ?*
*— Un, deux…*
*— Trois !* ».

Pauline et Fred reposent leurs téléphones. Pendant vingt longues minutes, ils ont disserté en long, en large et en travers sur le sens de la vie. Ou plutôt sur le sens de leurs vies respectives, entre confidences et traits d'esprits. Fred a enfin avoué à Pauline une gêne quotidienne qui le peine dans ses relations avec ses proches ; Pauline s'est étendue sur sa perception de sa vie intime, et sur le manque d'honnêteté global qui lui pèse au quotidien.

Pourtant, malgré son intensité, le contenu de la discussion n'était pas véritablement authentique. D'ailleurs, Pauline ne s'appelle peut-être pas Pauline, et Fred pas Fred. Et pour cause : le dialogue était intégralement scripté par l'agence de rencontres qui avait orchestré leur rendez-vous téléphonique.

**L'Agence de Rencontre Sans Risque**

Quelques jours auparavant, Fred et Pauline avaient fait appel à l'Agence de Rencontre Sans Risque, une start-up qui propose depuis 2016 de baliser les rencontres humaines pour y éliminer toute forme d'imprévu, de spontanéité et donc de risque. Grâce à ses dialogues pré-écrits, finis les silences pesants, les « heuuu » qui n'en finissent plus et les aveux gênants. En retour de leur demande, ils ont reçu un mail avec le mode d'emploi de la rencontre, leur partie du dialogue - à garder fermé jusqu'à l'heure du rendez-vous - et une invitation à être ponctuel : « *Je me permets d'insister sur la ponctualité*, avait précisé l'agent Ella Rascetti. *Si vous n'êtes pas au rendez-vous, votre inconnu.e se sera préparé pour rien pour cette rencontre, ce qui créerait de la déception, un risque fréquent dans les relations* ».

Le dispositif de coaching par robot humanoïde YKIMNAR (You Know I'm Not A Robot) permet de s'entraîner au déni de réalité.

Créée en 2016, l'Agence de Rencontre Sans Risque se présente comme leader du marché des rencontres sans risque, et ambitionne de devenir la référence européenne du secteur. À travers des produits aux noms énigmatiques comme DCODR ou encore YKIMNAR, elle propose des « *rencontres nouvelle génération* », sous la forme de speed-dating par Google Doc interposé, de sessions de coaching robotisés, ou d'autres tête-à-tête atypiques. « *Le secteur des applications et sites de rencontres est particulièrement dynamique* » assure la fondatrice Clémence Rellier sur le site de l'agence. Certaine d'avoir anticipé les nouvelles exigences des usagers, elle affirme que l'agence est la première à avoir su cibler leur nouveaux besoins, à savoir « *moins de spontanéité, et plus de maîtrise sur la rencontre* ».

Dans son catalogue, le (F)RAVI - (Fausse) Rencontre Avec un Vrai Inconnu - fait office de produit phare, à tel point que l'agence a été mobilisée pour en créer une déclinaison « spécial confinement ». Le principe est simple : deux inconnus sont mis en relation au travers d'une discussion téléphonique dont le contenu est quasi-intégralement scripté. Chaque moitié reçoit sa partie du dialogue, et découvre la partie de l'autre au fil de la discussion. Quelques passages du texte sont laissés vierges, permettant à chaque « inconnu.e » d'improviser de temps à autre. « *Grâce à ce système dans lequel on ne connaît pas le script de l'autre, impossible de savoir quand son interlocuteur lit, ou lorsqu'il improvise* » précise Gabriella Cserhati, en charge de l'organisation des rencontres. « *Les gens s'en saisissent : ils peuvent dire n'importe quoi, n'importe comment, sans conséquence. On leur fait dire des choses qu'ils ont jamais osé prononcer* ».

« Le confinement nous l'a clairement fait remarquer, le réel est risqué, le réel est blessant et le réel nous glisse entre les mains comme une savonnette »

Depuis début mars, les produits de l'Agence de Rencontre Sans Risque connaissent un engouement sans précédent. Depuis son lancement, le (F)RAVI spécial Confinement a ainsi séduit plus de 200 personnes. Et pour cause : quoi de mieux qu'une épidémie pour nous rappeler qu'une rencontre peut vite déraper ? « *Le confinement nous l'a clairement fait remarquer, le réel est risqué, le réel est blessant et le réel nous glisse entre les mains comme une savonnette* », confirme Clémence Rellier. Sur son site, même le logo de l'Agence a trouvé un nouvel écho : « *Ce pictogramme, représentant deux individus masqués face à face, nous l'avons créé en 2016. C'était carrément prémonitoire* » assure Gabriella.

Pour s'adapter à la nouvelle donne sociale, l'Agence a même sorti un tout nouveau produit, intitulé Mirage. Sous forme de classroom interactive, ce dispositif de rencontre apprend à ses participants à ignorer le réel pour mieux le vivre. L'Agence s'appuie sur l'expérience du YKIMNAR, son dispositif de coach-robot à commande vocale pour s'entraîner au déni thématique. L'usager est ainsi accompagné par un agent pour apprendre à « *faire face à des situations de crise, quel qu'en soit le niveau, du tête-à-tête à la catastrophe civilisationnelle* ». Le but : faire en sorte « *que le réel ne soit plus qu'une image* ».

Et qui de mieux pour co-produire l'expérience qu'un assureur ? Forte d'avoir fait du risque son expertise, la Maif propose désormais les services de l'Agence via son Social Club. « *Notre lieu ayant fermé ses portes, nous tenions à proposer des expériences pensées spécialement pour se faire à distance, et ne surtout pas chercher à reproduire nos contenus dans un mode dégradé* », explique Chloé Tournier, responsable de la programmation du Maif Social Club. « *Nous avons donc proposé à l'équipe de l'Agence de Rencontre Sans Risque de co-produire un nouveau dispositif de rencontre pensé sur-mesure pour la nouvelle réalité que nous vivons aujourd'hui* ».

**Vous avez dit réel ?**

« *Appréhender l'autre comme un danger, voilà le leitmotiv de l'Agence* », confirme Gabriella. Face à ce parti-pris radical, il arrive que les interlocuteurs de l'Agence se braquent. Et pour cause, qui voudrait robotiser ses relations sociales à ce point ? Qui voudrait vivre une vie écrite par un autre ? Heureusement, l'Agence de Rencontre Sans Risque n'existe pas vraiment. Pure création du collectif artistique GK Collective, elle est l'enveloppe fictive d'autant de performances de « théâtre caché ».

« Sous son apparence volontairement un peu dégueulasse, l'Agence recèle de très jolies choses à l'intérieur »

Mais qui dit fausse agence ne dit pas pour autant faux enjeux. À travers ces performances - d'écriture, de théâtre - le collectif alimente une réflexion profonde sur les interactions humaines, en temps normal comme en temps de confinement. « *Sous son apparence volontairement un peu dégueulasse, l'Agence recèle de très jolies choses à l'intérieur* », confirme Gabriella.

Au détour d'une discussion scriptée, on rencontre de la poésie dans les hésitations de son interlocuteur, on s'interroge sur l'authenticité de ses éclats de rire discrets, et on se surprend à incarner des émotions qu'on pensait ne jamais pouvoir assumer. Un peu comme si la fiction sublimait en creux les traces de relations humaines les plus authentiques. Et c'est là toute la spécialité du collectif, qui brouille la frontière entre réel et fiction pour mieux interpeller les individus. « *Nous sommes dans une société du tout numérique dans laquelle nous souffrons d'un déficit d'attention,* précise Gabriella. *Nos dispositifs cherchent à interpeller l'individu, le mettre dans le trouble, pour mieux activer sa vigilance* ».

Avec le DECOD'R, l'agence propose de rencontrer quelqu'un sans lui parler, protégé par un filtre de fiction, et en gardant une distance minimale de 6m32. Une version Spécial Confinement est actuellement en préparation.

Le GK Collective mêle ainsi sa recherche artistique à un travail approfondi sur les sciences prospectives, en s'appuyant notamment sur les textes du physicien et philosophe Etienne Klein et du théoricien Yves Citton. L'équipe teste par exemple le pouvoir des images fictionnelles : « *Nous lisons une scène à un individu et lui demandons d'en noter les détails, puis nous lui montrons un extrait visuel ; mais dès que ces images sont vues, il devient incapable de se remémorer ce qu'il avait imaginé quelques secondes auparavant* ».

Consciente du rôle puissant de la fiction, l'agence a posé des limites à l'exercice. « *Sans le vouloir, la série Black Mirror a familiarisé nos esprits avec l'idée de drones de surveillance en circulation dans nos villes ; alors quitte à ce que la fiction engendre le réel, nous préférons les utopies aux dystopies* », précise Gabriella. Ainsi, grâce à l'Agence de Rencontre Sans Risque, les belles histoires ne sont plus seulement dans les livres : elles sont dans le script de nos nouvelles vies.

LESOIR.BE - JUIN 2020
https://geeko.lesoir.be/2020/06/05/un-site-de-rencontre-vous-ecrit-votre-script-avant-de-discuter-avec-un-inconnu/

# Un site de rencontre vous écrit votre script avant de discuter avec un inconnu

Par Charlotte Rabatel - 5 juin 2020

**Des rencontres balisées, répétées : l'agence de rencontre sans risque veut proposer des rendez-vous avec plus de maitrise.**

L'agence de rencontre sans risque veut "sécuriser" les rencontres. C'est-à-dire "*permettre à ses clients de minimiser les risques dans leurs relations afin de maximiser la réussite de leurs rencontres*". Avec l'objectif d'une rencontre avec "*moins* de *spontanéité, et plus de maîtrise sur la rencontre* ". Un slogan qui peut choquer, et pour cause : il s'agit d'un projet artistique du collectif GK Collective.

## Des rencontres "nouvelle génération"

Ce dispositif de rencontre téléphonique s'appelle (F)RAVI, pour Fausse Rencontre Avec un Vrai Inconnu. L'agence organise le rendez-vous et fournit le dialogue. Ainsi que "*les consignes d'exécution*" que les personnages doivent suivre.

"*Vous êtes deux inconnus. Chacun de vous deux a accepté de faire une rencontre "Sans Risque" par téléphone avec un vrai inconnu. L'Agence vous remercie pour votre confiance*", lit-on dans le dossier de presse.

Ces dialogues sont entrecoupés de pointillés pour "*vous permettre de changer de niveau d'intimité et de parler directement*". Libre aux inconnus de révéler les éléments qu'ils souhaitent. Des suggestions sont également proposées, pour "*garder la pudeur et maintenir la fluidité du dialogue*". La première fois que l'expérience était proposée, c'était dans le cadre de la biennale d'arts numériques Nemo, à Paris. Cette startup est, en réalité, fictive. C'est une initiative du collectif artistique GK. L'agence de rencontre sans risque est un projet théâtral interactif.

## Un projet qui reprend du sens

Le collectif et sa directrice artistique Gabriella Cserháti veulent repenser le théâtre du 21e siècle. Le spectateur a changé. La troupe propose par exemple du théâtre pour un seul spectateur, pour palier au déficit d'attention et pousser à la participation.

Jusque maintenant, le dispositif (F)RAVI ne se passait pas en ligne. En période de confinement, le collectif ressort son expérience immersive en version numérique. L'inscription se déroule en ligne, et l'envoi des dialogues par mail interposé. Les deux inconnus ne savent donc pas ce qui vient réellement de la tête de son interlocuteur, et ce qui vient du script. "*Il y a même des mises en abyme dans le texte*", nous explique Gabriella Cserháti. La phrase "*est-ce que vous avez dit ça spontanément ou c'était écrit ?"* est parfois intégrée au script.

L'objectif est de faire réfléchir à la manière de se rencontrer : comment l'ère numérique a pu changer les relations aux autres et à soi-même. En temps normal, la fausse agence se présente avec une banderole, un stand, comme à la biennale Nemo à Paris. "*Ce n'était vraiment pas clair pour les gens que ça faisait partie de la biennale*". Les résultats peuvent être à double tranchant : "*Quand les gens sont persuadés que c'est vrai, c'est très douloureux. Nous préférons quand les gens sont outrés*", confie Gabriella Cserháti.

En période de confinement, l'expérience a séduit. "*Ce n'est pas une agence matrimoniale, le slogan c'est un ami de plus c'est toujours ça de pris*" explique Gabriella Cserháti. "*Les gens étaient contents de discuter avec des inconnus qu'ils ne reverront jamais et qu'ils ne connaissent pas*", explique la directrice artistique.

JANVIER 2020
MOUVEMENTS n° 105 – texte Thomas Corlin





# À LA MERCI DE L'ARTISTE

**Créations pour un seul spectateur, expériences collectives ou réalité virtuelle : le public a pris l'habitude d'être acteur dans le spectacle vivant. Cette interaction peut poser des dilemmes éthiques qui ne sont pas encore jugés comme tels. Au théâtre, participation rime parfois avec manipulation.**

Texte : Thomas Corlin
Illustration : Félix Salasca, pour *Mouvement*

Un festival d'arts numériques à Paris. Un performeur invite le public à le rejoindre dans un dispositif techno-futuriste fluorescent. L'artiste est recouvert d'électrodes reliées à une console, d'où l'on peut lui envoyer de petites impulsions qui le guideront dans une danse improvisée et spasmodique. Amusés mais d'abord peu entreprenants, les spectateurs sautent vite le pas et manipulent le corps du danseur avec une délectation et une jubilation aux relents sexuels, voire sadiques, derrière l'air anodin de la situation. Bien plus que sur scène, où la chorégraphie télécommandée en direct de *#SHAKE_ME* (signée par la compagnie Le Clair Obscur) ne produit pas grand-chose, c'est dans le public que le spectacle a lieu, et il est quelque peu malsain.

Voilà un exemple de ce que l'on appelle « théâtre interactif » ou « participatif ». Balades, discussions, repas collectifs – pour les créations les plus modestes –, jeux de rôles, mises en situation, voire confrontations – pour les plus extravagantes –, cette pratique prend des formes diverses et est considérée comme l'une des pistes de réinvention du théâtre. Héritée de la performance et des arts de rue, elle se banalise ces dernières années dans le spectacle vivant et s'illustre dans une large gamme de créations, plus ou moins intrusives, et malgré les réserves qu'elle inspire à certains. « Événementielle », « gadget » ou « autoritaire » selon ses détracteurs, elle est aussi « *la promesse d'une expérience troublante, dans une zone poreuse entre réalité et fiction* » pour Pascal Le Brun-Cordier – en charge du master Projets culturels dans l'espace public à l'Université Paris 1. Également enthousiaste, Gabriella Cserhati, à la tête du GK Collective qui s'est spécialisé dans ces formes, parle d'une « *mine d'or de reconfiguration de société* » mais aussi « *d'une bombe atomique, car le spectateur est entre nos mains* ». L'expérience de ces créations l'a poussée à mettre en place une éthique rigoureuse du spectateur, et à repérer les rapports de domination et les abus potentiels, moraux ou politiques, auxquels peut conduire l'interactivité.

## Assister à son propre enterrement

Connu pour ses dispositifs volontiers intrusifs, le collectif belge Ontroerend Goed joue depuis 15 ans avec le rapport comédien/public, parfois dangereusement. Dans le bien-nommé *Audience*, une spectatrice (en fait, une comédienne) se faisait copieusement insulter en plein spectacle, posant ainsi un dilemme moral à la salle entière. Dans *Internal*, un performeur extorquait un secret à un spectateur, en seul à seul, avant de le révéler. À l'issue d'une des représentations, un couple

**« Le spectateur est un bébé sur une table à langer. On ouvre chez lui une petite porte et on doit la refermer en sortant, sans être thérapeute pour autant. »**

a rompu. « *On ne souhaitait pas être des artistes qui font rompre des couples*, précise le directeur de la troupe, Alexander Devriendt. *On a toujours réajusté nos limites éthiques, mais on a toujours fini par les briser. Par exemple, nous devions garder nos distances avec le spectateur mais, malgré tout, une de nos performeuses s'est mariée avec un Russe rencontré à l'un de nos spectacles...* » Des situations moins romantiques et plus conflictuelles ont aussi éclaté, même dans leurs pièces *a priori* les moins sensibles. Démonstration de l'opacité délibérée du marché libre, *£¥€$* est un grand jeu d'argent type casino. Les spectateurs sont installés en tables de sept, chacune animée par un croupier qui travaille l'instinct entrepreneur et le rapport à l'argent des participants, au risque de les dresser les uns contre les autres. « *Une fois, un spectateur s'en est pris au croupier*, relate nonchalamment Devriendt. *Un autre, à la fin du spectacle, était fou de rage, mais disait l'avoir adoré. Il faut croire que les gens aiment être bousculés.* »

Masochiste, le spectateur ? Pas seulement. Gabriella Cserhati a identifié une palette de comportements au fil de ses performances, souvent conçues pour une seule personne. *Urgence* propose de vivre un arrêt cardiaque dans des conditions réalistes, secouristes inclus. « *Beaucoup, dans le public, s'attendaient à être véritablement malmenés, d'autres nous ont même suggéré de poser de vrais cathéters*, rapporte-t-elle. *On avait justement veillé à ce que ce spectacle soit très doux, alors qu'il réunissait tout pour être abusif. Mais les spectateurs étaient tellement disposés à être des objets qu'ils s'étonnaient d'être traités comme des sujets.* » Dans une autre création (abandonnée après quelques essais), le GK Collective faisait assister le spectateur à son propre enterrement, dans l'idée de questionner les rituels liés à la mort. « *Le participant rentrait en fait dans un kiff narcissique, ce qui est très gênant pour le performeur. On n'est pas là pour procurer une gratification, ou satisfaire un éventuel désir de participation, mais pour obtenir un autre degré d'attention et illustrer un propos. Hélas, personnaliser l'expérience du spectateur peut être un piège, et convoquer chez lui des réflexes platement consumériste.* »

## Manipulations entre amis

Le participatif peut aussi relever du canular malveillant, ce que reconnaît plus ou moins l'artiste espagnol Mattin. Monté dans le cadre de la Documenta 14, son expérience *Social Dissonance* réunissait un petit public dans une sale pratiquement vide, live-streamée sur Periscope. Les performeurs avaient pour instruction de « *jouer du public comme d'un instrument* », ce qui consistait à tester jusqu'où celui-là les suivrait : chorégraphie basique, puis jet de chaussure, enfin crachat au sol, voire, une fois à Athènes, salut nazi – que quelques personnes reprirent spontanément. La situation a parfois dégénéré en crise chez les spectateurs – l'un d'entre eux, en Allemagne, s'en est même pris au matériel. « *Il y a effectivement les éléments d'un piège*, admet Mattin, *mais pour nous il s'agit juste d'improviser avec les dynamiques et les conventions sociales. Les attentes du public dans un cadre idéologiquement chargé comme la Documenta* [à l'origine, la manifestation a été créée pour montrer l'art jugé « dégénéré » par les nazis – Nda], *sa manière de se constituer comme public, forment la base qui nous permet d'explorer à quel point la liberté ou l'autonomie sont des notions illusoires dans notre société. Certains travaillent sur le soin, nous travaillons sur l'aliénation. Clairement, ce n'est pas un* feel-good show. *J'avoue moi-même ne pas saisir encore l'ampleur de ce qu'il se passe dans* Social Dissonance, *c'est un travail toujours en cours. Oui, des gens étaient furieux, mais quel est le sens de cette colère ?* »

Tout comme Mattin, Alexander Devriendt est à l'aise avec l'utilisation de trucs et astuces pour manipuler ses spectateurs. « *Manipuler est bien le mot*, pose-t-il sans hésiter. *Les choix du public sont anticipés, mais à aucun moment on ne dit quoi faire. Ces spectacles ne révèlent pas toujours le meilleur chez les gens, et on l'assume. La manipulation, après tout, fait partie de notre quotidien, et nous avons rarement l'occasion de la ques-*

*tionner. Une performance peut être un cadre sain pour le faire. L'interactif est une forme qui permet une communication directe, et l'on comprend toujours mieux quelque chose lorsqu'on le ressent directement.* » Justifier des méthodes potentiellement douteuses au nom de la critique sociale et de la pédagogie ? Peut-être, mais jusqu'où ?

## Amortir l'atterrissage

Cette logique a déjà touché ses limites dans le domaine de la recherche en psychologie sociale, dont les expériences portent, entre autres, sur les dynamiques de groupe ou l'influence du langage et des émotions sur le comportement. Ces tests scientifiques, dont beaucoup ont viré au psychodrame, tirent des ficelles qui sont désormais celles qu'exploitent les performances interactives, parfois sans en avoir pleinement conscience. Soumission consentie à l'autorité, illusion du choix, image de soi : le docteur en psychologie sociale Dimitri Vasiljevic, pourtant guère initié à ces nouvelles formes de théâtre, a tout de suite identifié les motifs et pratiques qu'elles mettent en jeu – les mêmes que celles des expériences phares de son champ d'étude, remises en cause depuis. « *Le test de Milgram* [une autorité scientifique poussait un participant à en torturer un autre – Nda], *celui de la prison de Stanford* [une simulation d'univers carcéral qui fit se projeter les participants jusqu'au sadisme, à laquelle le projet russe *Dau* a été comparée – Nda], *ne sont plus réplicables aujourd'hui, pour des questions de moyens mais surtout d'éthique. Le bénéfice scientifique ne justifie plus de tels risques. Même les jeux de rôles, beaucoup plus légers, que je pratique en cours avec mes élèves les mettent dans des états émotionnels extrêmes. Quand on s'engage, même consciemment, dans le cadre fictif d'une expérience scientifique ou d'une pièce de théâtre, notre implication demeure aussi réelle que dans la vraie vie. Une prise en charge préalable et ultérieure est donc nécessaire, au risque sinon de laisser des traces.* »

Le GK Collective a d'ailleurs dû élaborer un moment de « redescente » à la fin d'*Urgence*, suite à certaines réactions intenses, à l'image de cette spectatrice en crise qui disait vouloir « *plaquer son job et quitter son mec, parce que la vie ne v[alait] plus rien* ». Comme l'observe Pascal Le Brun-Cordier, « *avec le vertige d'aller vers l'inconnu, le spectateur se retrouve en état de vulnérabilité. Plus il donne son consentement, plus l'artiste doit être responsable et jouer raisonnablement avec son désir d'expérience dans les différents stratagèmes qu'il met en œuvre* ». C'est justement l'obsession de Gabriella Cserhati, qui a mis en place un laboratoire pour penser au mieux ces moments d'interaction parfois périlleux. « *Globalement, les artistes n'ont pas pensé la place du spectateur dans ces créations,* remarque-t-elle. *Certaines troupes, notamment anglo-saxonnes, manquent de considération et de respect. Dans l'interactif, le spectateur est un bébé sur une table à langer. On ouvre chez lui une petite porte, et on doit la refermer en sortant – sans être thérapeutes pour autant. Je fais tout pour éviter les prises d'otage, les moqueries ou les sentiments d'échec. Rien ne m'énerve plus que quand des pros nous disent qu'on prend trop soin du spectateur.* » Le même souci agite l'artiste néerlandaise Lotte van den Berg, qui précise autant que possible en préambule le contenu des expériences qu'elle propose (une « conversation » de groupe en silence, un travail d'imagination autour de morts collectives), et invite à en parler après coup, lors d'un atelier d'écriture ou d'un repas. « *Les émotions sont une partie de ce que nous sommes,* juge-t-elle, *les cacher ne fait qu'empirer les choses, et l'art me semble être un lieu privilégié pour les traiter. C'est pourquoi je me dois d'être très précise sur la nature de l'espace que j'offre avant de demander au public de faire quoi que ce soit. Donner des responsabilités aux gens tout en trichant, les gouvernements le font déjà assez bien.* »

L'autre écueil qui guette ces formes d'art vivant si attrayantes est celui de la surenchère à l'expérience spectaculaire, objet d'élection du divertissement contemporain. L'interactif, avec son attrait du réel et de la nouveauté, peut constituer un argument des arts de la scène pour s'attirer un public collé aux mosaïques de Netflix. À l'heure des jeux de rôles, de la réalité virtuelle, des *escape games*, voire des thérapies de développement personnel ou des mises en scène pour entreprises (auxquelles s'apparente par exemple *£¥€$*), ces formes devront redoubler de vigilance pour ne pas se faire digérer, comme tout le reste. « *Nous ne rendons pas un service, nous faisons une proposition artistique* », tient à rappeler Gabriella du GK. Ce qui vaut pour tous les types de théâtre, et toutes les disciplines.

**Thomas Corlin**

> ***YKIMNAR/DCOD'R*** **du GK Collective**, le 24 janvier salle Pablo Picasso, Norville
> ***£¥€$*** **de Ontroerend Goed**, du 9 au 10 janvier au Théâtre de Châtillon ; les 18 et 19 janvier à CC Sint-Niklaas, Belgique ; le 21 mars au Théâtre Jean Marais, Saint-Fons ; du 26 au 29 janvier au Palais des Beaux-arts de Charleroi, Belgique
> ***A game of you*** **de Ontroerend Goed**, du 21 au 23 mai au Carreau, Forbach
> ***Conversation without Words*** **de Lotte van den Berg**, les 5 et 19 janvier, les 2 et 16 février et le 1er mars à Malines, Belgique

ÉTÉ 2019
Théâtre(s) – texte Julie Bordenave



Venue de l'univers du cinéma, la metteuse en scène hongroise Gabriella Cserháti invente des dispositifs immersifs destinés à déplacer le spectateur autant que le comédien, en créant un trouble intime qui puisse résonner au-delà de la performance. TEXTE **JULIE BORDENAVE**

QUENTIN DEVERZ

*Agence de rencontre sans risque*, projet théâtral du GK Collective

Depuis Depuis dix ans, le GK Collective pratique un « théâtre caché » infiltré au cœur des villes. Leur *Urgence* avait fait date en 2012 : une expérience pour un seul spectateur, pris en charge par une équipe de comédiens réanimateurs, chargés de le ramener à la vie après une fictive crise cardiaque. Cinq ans plus tard, Proust posait une réflexion sur les relations virtuelles, lors d'une déambulation urbaine et solitaire. En marge de ces créations identifiées, une succession d'interventions se déploient, parfois en réaction à une actualité chaude : mystifications en avril dernier lors du festival Ceux d'en face d'Animakt, faisant intervenir Gilets jaunes et CRS, pour bousculer le public dans ses convictions et paradoxes ;

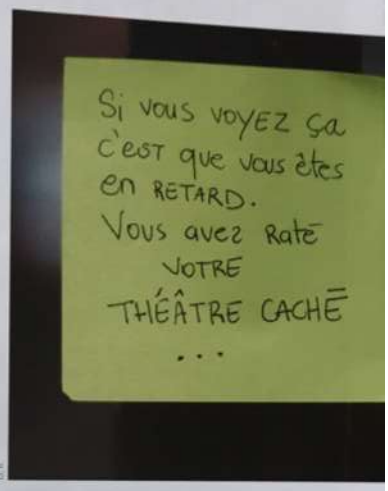
# ILS PROPOSENT **UN THÉÂTRE IMMERSIF** DE PROXIMITÉ



ou encore le FRAVI, « Fausse Rencontre Avec une-e Vraiee Inconnue »… De ces dispositifs instillant le doute dans la réalité, prenant toujours place dans le cadre d'un quotidien préexistant, la metteuse en scène Gabriella Cserháti cherche à provoquer des pulsions de vie, dans une quête jamais épuisée de « *la manière dont le théâtre peut être utile au XXIe siècle* ».

## IMMERSION
### PAR DES MOYENS HUMAINS

Son cheval de bataille : un théâtre de proximité, en rupture avec le simple divertissement. « *L'immersif a fini par se vider de son sens. C'est devenu une nouvelle machine à expériences, un produit culturel consommable chargé de procurer la plus grande excitation ! L'immersion se fait par la beauté scénographique, la capacité de créer un univers matériellement, mais sans forcément prendre soin du contenu ni de la réception. Je salue toute forme de théâtre qui sort des conventions, mais la Cie Punchdrunk le fait déjà depuis bientôt 10 ans avec* Sleep no more ! *Nous nous situons davantage en relation avec le réel, on ne crée pas l'immersion par des moyens techniques, mais par des moyens humains. Les acteurs jouent en boucle pour monter une jauge, mais en privilégiant toujours la relation à la consommation.* »




D.R.

## MICRO JAUGES
### ET QUALITÉ DE LA RELATION

Cette question des infinis possibles, induits par l'intimité de la relation, a été creusée par la compagnie au cours d'une année de laboratoires en 2017. Ils imaginent alors une veillée funéraire, ou encore placent le spectateur dans le rôle d'un candidat présidentiable, et nourrissent leurs tests de réflexions théoriques. Envers et contre tout, Gabriella et ses 12 collaborateurs défendent les micro-jauges, dans la conviction éprouvée qu'un spectateur troublé dans son intérieur démultipliera l'impact de l'expérience en la relatant à son entourage. Leur nouvelle création, *Revesz* – « le passeur » en hongrois – se présente comme une traversée nocturne sur un lac, en tête-à-tête avec un comédien menant la barque d'une rive à l'autre. Librement inspirée du film *Stalker* de Tarkovski, la proposition se présente comme un rituel, un brin onirique, questionnant notre rapport à la fin de la civilisation en tirant parti de son décor naturel : « *une traversée sur un lac de nuit plonge immédiatement dans des sensations archaïques, la limite entre conscient et inconscient devient très poreuse* ». Il s'agit toujours de créer les conditions pour mettre le spectateur face à lui-même, tout en cherchant des résonances dans la vie réelle. Cet été, le GK Collective posera les robots humanoïdes de son Agence de Rencontre Sans Risque à Chalon dans la rue, fin juillet, puis jouera *Revesz* au Festival d'Aurillac, fin août. ◆

DÉCEMBRE 2018

Le FIGARO – texte Jean Talabot



# Quand le théâtre déborde de la scène

**SPECTACLE** Une usine, un restaurant ou un salon de coiffure… Tous les espaces sont bons pour attirer un public de plus en plus jeune qui se méfie des salles rouge et or.

JEAN TALABOT
@jtalabot@lefigaro.fr

Ce n'est pas la porte d'un théâtre, mais celle d'un bar à vin bobo du quartier des Halles que l'on pousse. On prend place au concept *À table!* de Vincent Roger. Dans l'arrière-salle d'Ô Château, une douzaine d'inconnus s'est réunie autour d'une grande table en bois. Les murs sont lambrissés de bonnes bouteilles. Quelques verres se vident timidement au rythme d'une dispute anodine. Deux convives s'expliquent, le ton monte. Jusqu'à ce qu'une porte se claque comme un baisser de rideau. Si l'on n'est pas prévenu, impossible de distinguer des comédiens parmi cette étrange assemblée, pas si différente d'un groupe d'amis. « *C'est un peu l'équivalent du cinéma intimiste au théâtre, comme dans un long plan-séquence*, explique l'auteur. *Les pièces sont courtes et permettent un jeu naturaliste. Les spectateurs sont autant de caméras sur lesquelles on se fixe.* » Chaque frottement de sourcil, rictus, positionnement des mains est scruté de près. « *On ne sait jamais ce qui appartient ou non au spectacle, cela en fait tout le charme*, poursuit-il. *Même quand quelqu'un qui a trop bu se met à répéter toutes les répliques…* »

Pendant une représentation de Helsingor au Secret. MÉLANIE DORÉY / LE SECRET

## Vindicte en pleine face

Si elle est unique en son genre, l'initiative de Vincent Roger, inspirée du microthéâtre sud-américain, n'est pas isolée. Et témoigne d'une volonté de plus en plus répandue des jeunes créateurs à redéfinir le rapport scène-salle au théâtre. Le metteur en scène Léonard Matton a vu très grand en implantant Le Secret dans une ancienne usine de 1 200 m² du 5e arrondissement. Un centre culturel labyrinthique où se joue en ce moment Helsingor. Château d'Hamlet, d'après Shakespeare. L'action s'ouvre en trois lieux distincts. *Embarqué entre le jeune Hamlet, le spectre hurlant de son père et son oncle Claudius*, le public devient acteur à son corps défendant. Les plus sportifs courront entre les cinq ou six pièces pour ne rater aucune saynète. D'autres préféreront s'arrêter seuls, pour lire une lettre de la belle Ophélie à la lumière d'un candélabre. À la fin, le spectateur est aussi usé qu'ému d'avoir reçu en pleine face la vindicte de la cour sur le prince déchu. « *L'idée est de montrer les différents états d'âme et points de vue d'Hamlet* », revendique Léonard Matton, en franchissant le modèle du théâtre déambulatoire, chéri de nos voisins anglo-saxons. « *Pour le spectateur, qui "traverse les comédiens", ça simule une forme d'excitation d'être en action!* »

D'autres compagnies jouent plus à fond encore la carte de l'« immersif », qui a *fait* depuis longtemps ses preuves à New York. Le Begat Theater vient de la-bas et s'est implanté en Provence depuis plus de vingt ans, séduit par la liberté du festival de rue d'Aurillac. Car, dans le monde sans frontières du théâtre immersif, on peut même se défaire des murs. L'espace public suffit, autant qu'un hall d'immeuble, un collège, une ligne de train ou même un lac…

Dans *Histoires cachées*, le spectateur est invité à suivre des passants en pleine rue. Les comédiens ne parlent pas, ou très peu. Mais le public, doté d'un casque audio, suit leurs pensées intérieures. Toujours dans l'idée d'aller chercher le public sur les lieux de son quotidien, la nouvelle création du Begat, *Askip*, se déroule dans un collège, avec un professeur, une jeune élève et un agent de maintenance. Une autre « expérience » se découvre via une application téléphonique, dans le train entre Marseille et Miramas… « *J'avais l'envie de développer une écriture contemporaine mais avec une nouvelle manière de l'entendre*, sourit la conceptrice, Karin Holmström. *L'envie de sortir de la boîte noire pour venir à la rencontre d'un public pas forcément averti, qui n'a pas l'habitude du théâtre.* »

Cette volonté, partagée par tous ces jeunes metteurs en scène, commence à porter ses fruits. Avec un spectacle comme *Helsingor. Château d'Hamlet*, qui tient à la fois de « *la collection des "livres dont vous êtes le héros"* et de *quelque chose à la Game of Thrones, avec une action éclatée et des personnages qui ne se croisent jamais* », Léonard Matton réussit l'exploit de faire venir un public âgé de moins de 40 ans. Cassant ainsi l'image d'un théâtre élitiste pour adultes aguerris, l'excitement l'axe sur lequel s'est construit le groupe de recherche théâtrale GK Collective, dirigé par le metteur en scène Gabriella Oserhati. Comment atteindre un spectateur au XXIe siècle, à l'ère du tout numérique? « *Par l'immersion, toujours* », répond-elle. Pour brouiller la frontière entre fiction et réalité et impliquer davantage le public, plusieurs de ses pièces se limitent à un seul spectateur par représentation. Exemple avec *Urgence* (qui s'est notamment jouée dans un hôpital désaffecté), qui le met face à une situation d'arrêt cardiaque extrêmement réaliste. Le spectateur « joue » le patient. « *La prochaine, Rêvée, le fera embarquer en pleine nuit sur une barque avec des passeurs sur un lac à Châlons-en-Champagne…* »

## Une décision économique

Si le public découvre un plaisir nouveau à ces formes alternatives, les comédiens sont également ravis de quitter un peu la scène. « *C'est presque addictif!* », sourit Vincent Roger qui, par « *amour du jeu* », laisse toujours l'entrée au chapeau. L'enthousiasme est le même chez Caroline Ruiz, qui se lance dans les représentations à domicile après le succès de son adaptation d'Éloge de l'amour d'Alain Badiou à Avignon. « *Cela se fait de plus en plus. Le spectacle est une matière vivante en perpétuelle évolution. Après la pièce, les gens m'aident à ranger, on parle, on boit un pot… Grâce à eux, je découvre beaucoup de tiroirs dans ce texte!* »

La décision est aussi économique, à une époque où il est de plus en plus dur de « vendre » des dates lors du festival. « *C'est une autre manière de gagner de l'argent, de faire son travail et d'en vivre, mais toujours avec la volonté de trouver de nouveaux espaces de jeu!* », assure-t-elle, après avoir déjà fait vivre le texte philosophique « *dans un salon de coiffure à Marseille, ou dans un jardin en plein mistral* ». ■

« Helsingor » au Secret, Paris 5e, du jeudi au samedi jusqu'au 31 décembre.
« À table! » au bar Ô Château, Paris 1er
Chaque vendredi et/ou samedi à 21 heures.

JUILLET 2018

SOCIALTER – Texte Christelle Granja



ESTHÉTIQUE DE L'EXPÉRIMENTATION

# Un spectacle dont vous êtes le héros

Et si le public, c'était vous – et seulement vous ? Les artistes du GK Collective défendent un théâtre pour spectateur unique. *Révész*, leur dernière création, vous embarque dans une traversée métaphorique en eaux troubles. *Socialter* est monté à bord lors d'une séance de répétition. Texte et photos : **Christelle Granja**

Circonvolutions dans l'eau, hop, esquive de col-vert. À bâbord toute ! Dans le parc de Bruyères-le-Châtel (Essonne), un indéchiffrable ballet de barques trouble la tranquillité d'un petit lac. Depuis quelques jours, une joyeuse équipée de rameurs éprouve ses biceps et donne de la voix. Isabelle Hazaël, Rachel Huet-Bayelle, Morgane Le Rest, Arnaud Lesimple, Quentin Pradelle et Julien Prévost sont comédiens. Ils préparent la dernière création du GK Collective, compagnie théâtrale menée par Gabriella Cserhati. Pour *Révész* (le « passeur » en hongrois), la surface irisée de l'étang tient lieu de plateau ; le cadre bucolique, de décor. Et l'orchestre crépusculaire du vent, de l'eau et du microcosme truste la bande son.

En mars, lors d'une première résidence à la Lisière, lieu en pleine verdure dédié à la création des arts, la troupe a dû casser la glace pour se mettre au travail. Aujourd'hui, sous une chaleur quasi estivale, elle perfectionne son spectacle avant de le présenter prochainement au public. Un public un peu particulier ; unique, au sens propre. Car chaque représentation de *Révész* est destinée à une seule personne. Les spectateurs – une trentaine par soir, pas plus – sont embarqués sur l'eau un à un, en compagnie d'un artiste, pour une traversée métaphorique vers l'autre rive. « *Aujourd'hui, le rapport à soi et à l'autre a changé. C'est pourquoi il nous semble nécessaire de créer de nouveaux rapports au public pour permettre à chacun de s'ancrer dans le moment et d'aller à la rencontre de soi-même* », explique la metteuse en scène Gabriella Cserhati, rames à la main.

Pour découvrir *Révész*, il faudra prendre rendez-vous au coucher du soleil, entre 18 heures et minuit. À chaque specta-

*Dans le parc de la Lisière (Essonne), la troupe du GK collective travaille à la création de son spectacle Révész.*

teur son créneau. Sur une berge arborée, quelques lits éclairés de lanternes et bougies s'offrent au regard. Un comédien délivre ses instructions avec sérieux : « *Prenez une lampe, suivez cette corde et attendez…* » Bientôt, un « passeur » sort de l'ombre, vous invite à vous asseoir dans un canot en sa compagnie et entame un monologue bercé par le clapotement de l'eau, le murmure du vent et les mots de Jacques Derrida. Dans cet intime face-à-face, chaque duo s'enfonce vers un inconnu sombre et instable… La fiction se glisse en douce dans le réel, à moins que ce ne soit l'inverse : avec le GK Collective, il est souvent difficile de démêler l'art de la nature.

### DÉPASSER L'ESTHÉTIQUE DE LA REPRÉSENTATION

Une barque, la nuit, une traversée. Cette imagerie chargée de références – la mort, le passage, la migration – est propice aux interprétations symboliques. Ce n'est pas un hasard : la metteuse en scène a choisi de défendre ses idées en territoire de (science-) fiction, plutôt que de les exposer frontalement. La poésie et le théâtre sont pour elle des leviers qu'il est urgent d'activer face à la réalité de l'anthropocène. Avec *Récréez*, l'ardente trentenaire imagine un futur proche où une mystérieuse et dangereuse zone clandestine attire des personnes par milliers, prêtes à risquer leur vie ; car il est dit qu'on peut retrouver là ce qu'on a perdu ou ce qu'on perdra peut-être un jour. La traversée se veut un rituel, capable d'attiser les pulsions de vie et de faire phosphorer les consciences. « *Nous aurons raison des manques d'espoir !* », lance Gabriella Cserhati.

> **"La poésie et le théâtre sont des leviers qu'il est urgent d'activer face à la réalité de l'anthropocène."**

À nouvelle époque, nouveau spectateur ? Depuis plus de huit ans, la meneuse de troupe crée avec sa compagnie des pièces pour une seule personne. En achetant un billet pour l'un de ses derniers spectacles, *Urgence*, vous vous retrouviez dans un décor de salle d'attente avant de passer au bloc, victime d'un arrêt cardiaque qu'une équipe médicale-théâtrale se chargeait de juguler. « *Nous avons l'habitude de questionner l'impact de la révolution numérique sur les œuvres, leur processus de création et leur diffusion. Mais quel est l'impact de l'ère numérique sur le spectateur ? Et s'il s'était lui-même métamorphosé par cette révolution ?* », interroge l'artiste.

La démarche est peu commune, mais pas inédite. Performance, danse, art numérique, mais aussi théâtre explorent depuis des années ce rapport privilégié au public. Prendre place dans un semi-remorque pour devenir le personnage principal de l'histoire (*Un doux ronronnement* de Matthieu Roy), déambuler au cœur d'un ingénieux dispositif renvoyant chacun à sa propre image (*A Game of You* des Flamands Ontroerend Goed) ou encore s'emparer des manettes pour un tête-à-tête dérangeant avec un danseur, façon expérience de Milgram (*toShake_Me* de Frédéric Deslias)… les diversités de format, de récits, incitent le public à s'engager autrement. « *Je pense que les expériences de spectacle vivant vont être de plus en plus individuelles. Il s'agit de passer d'une esthétique de la représentation à une esthétique de l'expérimentation* », analyse le programmateur artistique Gilles Alvarez, qui œuvre depuis des années au sein de la biennale Nèmo. Loin de répondre à une frénésie de sollicitations ou à une surenchère de spectaculaire, ces œuvres s'inscrivent dans le domaine du sensoriel et du temps suspendu. Non rentables par nature – mais pas forcément onéreuses –, elles sondent les possibles de ce qui fait la richesse du spectacle vivant : le rapport humain. L'expérience lie le comédien à son interlocuteur dans une attention et un engagement de chaque instant. « *Pour atteindre le spectateur de l'ère digitale, nous ne pensons pas avoir besoin d'outils numériques. Plus que jamais le rôle du théâtre est d'instaurer une relation vivante !* », appelle Gabriella Cserhati.

**Récréez**, *un spectacle pour un spectateur de GK Collective.*
*+ d'infos : http://gkcollective.org/ et http://lalisiereyn.blogspot.fr/*



# L'aspirateur-robot

Par **Florent Trocquenet-Lopez**

**Vous ne pouvez pas vous empêcher**, quand vous le voyez s'acharner dans le coin d'une pièce ou au pied d'un meuble, de penser qu'il est *quelqu'un* : un être doté d'une volonté propre, ayant un but et se donnant tous les moyens de l'atteindre. Pourtant, c'est une machine – une machine dont le design a d'ailleurs été conçu pour ne pas ressembler à un être vivant. Sa forme circulaire paraît purement utilitaire ; ses « yeux », des capteurs radar, qui examinent le sol et cartographient les pièces de votre maison pour en assurer un nettoyage optimal, sont dissimulés derrière des écrans opaques. Pourtant, nombre d'entre nous lui ont donné un nom. Et quand vous le voyez arriver dans une pièce que vous occupez, vous vous poussez pour ne pas « le » gêner. L'anglais trancherait en lui appliquant le pronom « *it* » réservé aux choses mais, en français, c'est un pronom personnel qu'on utilise pour le désigner : « il » travaille ; « il » est dans le couloir ; « il » a tout nettoyé. Aussi, même s'il n'est pas humanoïde, n'ayant en rien la forme d'un homme, ni même d'un animal, l'aspirateur-robot est bel et bien le substitut d'un être humain : « il » nous dispense de faire le ménage. « Il » accomplit pour nous le prototype de la corvée ; un travail non rémunéré que l'on accomplit par obligation chez soi. Selon le philosophe Mark Hunyadi, si toutes les tâches ménagères étaient effectuées par des robots, nous deviendrions des « *humains déconnectés d'un monde qu'ils n'habitent plus, qui n'auraient plus à lutter contre l'usure, la salissure ou la dégradation des choses* (1) ».

**Le fait est que la société de consommation** repose sur un effrayant paradoxe : nous y avons aboli les méfaits de « la dégradation des choses », mais au prix d'une exploitation sans frein des ressources naturelles, donc d'une dégradation accélérée de la planète. Le monde est devenu « jetable » et « renouvelable », donc, d'une certaine manière, imputrescible. De même que nous tendons à circonscrire la maladie et la vieillesse dans des espaces clos (2), nous conjurons la crasse que nous produisons en appuyant sur un bouton : « il » s'en chargera. Nous avons donc remplacé notre « ombre », la masse de nos déchets, par notre avatar électronique qui s'occupe du sale boulot. Vous pouvez lancer l'aspirateur-robot avant de partir faire des courses – acheter des produits neufs, présentables, appétissants – et, quand vous reviendrez, votre crasse aura disparu. À l'inverse de l'univers du dramaturge Samuel Beckett, avec son humanité amputée et balbutiante évoluant autour et dans des poubelles, des humains devenus déchets, nous voulons nous enfermer dans le rêve d'une humanité « zéro déchet ». Même l'écologie est venue renforcer cette grande illusion : en les recyclant, je crois que mes déchets n'en sont plus ; ils sont des éléments réutilisables, par le miracle d'opérations largement effectuées par des machines. Pire, regardons notre robot : il ne laisse rien paraître de ses composants, de ses fils, de ses puces. Si le design des machines, dans les années 1960 et 1970, exaltait les boutons, les ressorts, les bobines, le design des machines contemporaines opacifie toute la technologie pour accentuer l'effet « magique ». La poussière accumulée dans le petit tiroir amovible de l'aspirateur-robot forme un volume géométrique ; elle est stylisée, elle peut tomber d'un bloc dans la poubelle sans en mettre partout. L'aspirateur-robot fait réellement *disparaître* la poussière.

Pourtant, il y a « le retour du refoulé », comme dirait Freud. Si l'esprit humain s'est toujours ingénié à enfouir, oublier ce qui lui fait peur – un appartement sale sent la mort, la pourriture du corps et de ses émanations –, ces peurs refont toujours surface, c'est le cas de le dire ici. Avez-vous remarqué comme l'aspirateur-robot vous fascine ? À le regarder faire, vous jouez à ce jeu de la bobine qui occupait Ernst, le petit-fils de Freud (3), et qui consiste à faire disparaître la bobine sous le lit pour la faire réapparaître ensuite, et s'accoutumer ainsi à la privation de sa mère. Mais le jeu s'est inversé. J'appuie sur le bouton ; le robot fait disparaître ma crasse ; mais je vais en refaire aussitôt. L'homme-enfant du XXIe siècle joue au plus vieux jeu du monde, mais un jeu dont il est devenu le spectateur. Est-ce parce que nous avons renoncé à affronter la crasse du monde que nous avons tant de mal à le changer ? Il n'y a pas d'aspirateur-robot pour les inégalités sociales, pour la crise des institutions politiques. Il ne suffira pas d'appuyer sur le bouton pour faire la révolution.

(1) *Mark Hunyadi, « Le défi politique du posthumanisme », Études, vol. 3, n° 4214, mars 2015, p. 55-64.*

(2) *Lire l'entretien avec Sarge Gaétan dans le présent numéro, p. 76-79.*

(3) *Sigmund Freud, Au-delà du principe de plaisir, 1920 (paru en allemand sous le titre* Jenseits des Lustprinzips*).*

AVRIL 2018

PRESSE LOCALE – Résidence au Boulon à Vieux Condé

*Déconnexion. Il est déjà rare pour un être humain de nos jours de se retrouver la nuit dans la nature, une expérience qui, dès le départ, a permis à chacun de percevoir les choses autrement.*

AVRIL 2018

PRESSE LOCALE – Résidence au Boulon à Vieux Condé

1 *Déconnexion.* Il est déjà rare pour un être humain de nos jours de se retrouver la nuit dans la nature, une expérience qui, dès le départ, a permis à chacun de percevoir les choses autrement.

# UNE EXPÉRIENCE INÉDITE

## Une balade nocturne

**VIEUX CONDÉ** C'est un moment bien singulier qui a été vécu par 60 personnes ce week-end dans un événement organisé par le Boulon.

2 *La troupe.* Le GK Collective est un groupe de recherche théâtrale fondé en 2009 et porté par Gabriella Cserhati. Il développe un dispositif de mise en scène nommé le THéâTRe CaCHé, qui consiste à introduire la fiction dans le réel. Elle crée des spectacles participatifs et considère en priorité le spectateur.

3 *Perturbante.* Des spectateurs ravis, une expérience unique, un véritable voyage : « mieux qu'au cinéma ».

4 *Seul.* Sur le bateau face à un comédien isolé, le spectateur permet de lui induire une forme d'attention.

5 *Evocateur.* Le monde est inondé, on est au temps des déluges des catastrophes écologiques ? Le monde est bouleversé, on est au temps des passages des réfugiés cherchant terre d'accueil ? Le monde est en guerre, on est au temps d'infiltration clandestine d'activiste politique ?

JUIN 2017

Télérama sortir – Texte Thierry Voisin

Télérama S

Le 27 juin 2017
Rédacteur : Thierry Voisin

## GK Collective – Agence de rencontre sans risque

De GK Collective. 19h (jeu.), Maif Social Club, 37, rue de Turenne, 3e, 01 44 92 50 90, maifsocialclub.fr. Entrée libre sur inscription.

Leader sur le marché, l'Agence de rencontre sans risque modélise des rencontres nouvelle génération correspondant mieux aux attentes des consommateurs. La start-up a conçu trois dispositifs, dont le fameux Ykâmnar, présenté ici en démonstration. Ce robot humanoïde est un coach personnel, bien plus efficace que tous les services de *dating* existants. Il fonctionne par commande vocale, avec une gamme de phrases simples,

**GK Collective**
Le 28 juin, MAIF Social Club.

AUTOMNE 2016
Théâtre(s) – Texte Julie Bordenave

# Gabriella Cserhati, utopie virale

Depuis 2012, quelques spectateurs ont vécu une réanimation de l'intérieur, pris en charge par un corps médical fictif (Urgence). En juillet prochain, une autre expérience immersive sera proposée au public de Mulhouse comme de Chalon, autour des nouvelles technologies (Proust). À la tête du GK Collective, la metteur en scène hongroise Gabriella Cserhati est convaincue de l'impact des formes théâtrales pour jauges ultra-réduites. Ses créations, souvent pour un seul spectateur, se fondent dans le monde qui les entoure. Venant du cinéma, elle conçoit ses propositions comme des «*films vivants que le spectateur vit de l'intérieur, auxquels il participe à la mesure de son envie et de sa personnalité*». En novembre dernier, en marge de la COP21, la compagnie teste un nouveau genre d'interventions dans le métro, via la propagation virale d'une action citoyenne (voir le site pmgk.org). Les pulsions de vie qu'elle veut insuffler à travers son «*théâtre caché*» fuient le manichéisme de l'instrumentalisation : «*nos spectacles incitent à se questionner : où en est-on dans notre vie, est-on proche de nos aspirations profondes, fiers d'être ce qu'on est devenus ? Le constat ne doit jamais être amer, mais toujours véhiculer l'idée qu'il est possible de changer les choses.*» Les deux petites larmes qui soulignent invariablement son malicieux regard, ce sont bien celles d'une Colombine utopiste. / JULIE BORDENAVE /

SEPTEMBRE 2016
Le Journal de Saône-et-Loire

GK COLLECTIVE - THÉÂTRE CACHÉ

# Le théâtre dont vous êtes le héros

**Un téléphone portable, un lieu de rendez-vous à une heure précise et vous voilà embarqué dans une drôle d'histoire entre fiction et réalité.**

Vu 16 fois | Le 21/07/2016 à 05:00 | Réagir

C'est par un rendez-vous fixé par téléphone que commence Proust, un spectacle déroutant. Photo Édouard ROUSSEL

Il faut bien l'avouer, on se rend un peu dubitatif au rendez-vous fixé par SMS. Sans trop dévoiler la chose, d'autres personnes attendent non loin de vous dans un lieu très fréquenté. Une fois le contact établi, sans vraiment savoir si nous sommes déjà dans l'histoire ou non, tout va aller très vite et toujours envahi par le doute, nous écoutons l'histoire improbable ayant un rapport avec Marcel Proust.

## Une expérience originale et perturbante

Entre références littéraires et délires virtuels, le parcours se poursuit à coups de faux (?) loupés, de problèmes techniques, de retours en arrière, de contemplation du ciel et des rues de la ville devenues décor d'un film que l'on se fait. Qui joue ? Qui tire les ficelles ? Sommes-nous acteurs ou spectateurs ? À la fin, on se demande ce qui s'est réellement passé, le doute toujours présent en nous. Expérience à la fois originale et perturbante, *Proust* du GK Collective nous emmène aux frontières du réel et dans les limbes de notre esprit. Pari risqué de la part de cette compagnie en provenance de la banlieue parisienne, mais pari réussi. On se laisse prendre au jeu. Mais est-ce vraiment un jeu ?

Pratique Lieu de départ indiqué par SMS à chaque réservation. Tarifs : de 3 à 5 €. À partir de 16 ans. De jeudi à dimanche, de 10 h à 12 h 40 et de 14 h 30 à 18 h 30.

**Thierry Blandenet**

JUILLET AOUT 2016
Théâtral Magazine.com



# Gabriella Cserhati

## *Un spectacle speed*

Gabriella Cserhati **pratique le théâtre caché.** Il ne s'agit pas là de caméra cachée qui piège les spectateurs, mais de vivre une expérience théâtrale dans son quotidien. Exemple avec *Proust*, leur dernière création présentée à Chalon dans la Rue.

Assister à une représentation de *Proust*, la dernière création de Gabrielle Cserhati du GK Collective, c'est d'une certaine manière participer au spectacle. Condition sine qua non, venir avec un portable, le sien ou celui de quelqu'un d'autre. Et puis savoir que l'on se retrouve en tête à tête avec l'acteur. Rassurez-vous, l'intrigue n'exige pas de lui faire la conversation ; on peut rester en face sans ouvrir la bouche et ça fonctionne quand même. Mais vos interventions sont quand même bienvenues. Ça se passe dans un café, au milieu d'autres gens qui eux vivent leur vie et ne font pas du théâtre caché. Pendant 50 minutes, vous êtes témoin de réflexions de la part des acteurs, celui en face de vous et son interlocuteur, qui essaient de résoudre un problème de téléphone. Inventeurs de la véritable appli *Proust* capable de vous faire rattraper le temps perdu, les deux amis s'interrogent très sérieusement sur la nécessité du téléphone dans nos vies. Cela leur prend tellement la tête, que l'interlocuteur, et accessoirement développeur de *Proust*, s'est enfui avec les téléphones pour démontrer qu'on pouvait s'en passer. Ce faisant, il a stoppé le développement de l'appli. Et c'est vous qui êtes chargé de les rabibocher en rapportant à l'autre son téléphone. "*C'est un conte philosophique. Leur problème c'est qu'ils se sentent réels quand leur téléphone est allumé alors que cela devrait être le contraire. La question que pose la pièce c'est de savoir si le portable amène de la fiction ou de la réalité dans nos vies. On est tous conscients que leur arrivée a tout changé. Avant, on n'en avait pas. Mais depuis qu'on en a tous sur nous, on ne peut plus s'en passer ; même quand ils sont éteints, on se sent en sécurité avec*". Mais le spectacle ne condamne pas pour autant cette nouvelle addiction. "*On n'est pas dans le jugement. Mais ce serait complètement prétentieux de dire qu'on est maître de cet objet*".

> **“ ils se sentent réels quand leur téléphone est allumé alors que ça devrait être le contraire.**

Huit acteurs jouent cette pièce et pourtant, chaque spectateur ne sera confronté qu'à deux d'entre eux. La prouesse du GK Collective c'est de donner 84 représentations en 6 heures de jeu grâce à une astuce : sur les huit acteurs, six reçoivent des spectateurs dans des cafés distincts, et les deux autres jouent la pièce par téléphone en jonglant chacun avec trois spectateurs. Soit 12 représentations toutes les 50 minutes…

***HC***

■ *Proust, par le GK Collective, mise en scène de Gabriella Cserhati.*
*15 et 16/07 Festival Scènes de Rue à Mulhouse*
*21 au 24/07 Festival Chalon dans la Rue IN à Chalon-sur-Saône*
*10 et 11/09 Festival Cergy… soit ! à Cergy*
*19/09 Déambulation à La Défense*

ESTHÉTIQUE DE L'EXPÉRIMENTATION

# Un spectacle dont vous êtes le héros

Et si le public, c'était vous – et seulement vous ? Les artistes du GK Collective défendent un théâtre pour spectateur unique. *Révész*, leur dernière création, vous embarque dans une traversée métaphorique en eaux troubles. *Socialter* est monté à bord lors d'une séance de répétition. Texte et photos : **Christelle Granja**

**"La poésie et le théâtre sont des leviers qu'il est urgent d'activer face à la réalité de l'anthropocène."**

COLLECTIF GK

## Urgence

Du théâtre pour ranimer les gens, au sens strict ? L'idée peut paraître naïve, voire inutilement provocante. Pourtant, rien de plus altruiste que la démarche de Gabriella Cserháti, qui désire avec *Urgence* rappeler qu'« *une nouvelle vie est possible tous les jours* ». C'est en toute transparence que le spectateur consentant se rendra à cette expérience de théâtre hautement immersive : vivre une réanimation de l'intérieur. Accueilli par une blouse blanche, il est appelé à remplir un questionnaire où déjà l'onirisme grignote sur la réalité, avant d'être acheminé en brancard vers une salle de réanimation. Le protocole est clair : ici tout est faux, et l'expérience peut s'arrêter sur simple demande. Elle est d'ailleurs déconseillée aux personnes claustrophobes ou souffrant de problèmes cardiovasculaires. Rien de violent pourtant, malgré l'impressionnant dispositif : quatre personnes affairées au-dessus de vous, mimant les gestes de l'équipe soignante, sous la lumière aveuglante d'un bloc opératoire. Physiquement, vous serez intègre. Le choc est plutôt d'ordre psychologique. A l'arrêt cardiaque présumé, un dispositif artistique se met en place, vous laissant 4 minutes[1] en tête-à-tête avec vos souvenirs, craintes ou fantasmes, remords ou réminiscences, tout est permis. Avant l'inespéré retour à la vie, et un bienvenu sas de décompression pour digérer le tout.

# « Le doute est notre but »

Immersion dans le réel, encore du théâtre ?

lundi 8 janvier 2018, par Alexandra A.

J'ai rendez-vous à l'hôpital Saint-Vincent de Paul pour me faire réanimer. Prise en charge par une infirmière puis une équipe de médecin, je serai ramenée à la vie et incitée à en profiter. Je ne vous relate pas ici un accident de la vie, mais une proposition théâtrale en marge, cachée, celle du GK collective et son spectacle Urgence, créée en 2012 et rejouée en novembre 2017. Outre l'excitation produite par la représentation, elle tend efficacement à poser quelques questions fondamentales. Autant le dire tout de suite, la proposition du GK collective est analytique en ce qu'elle questionne et la place et le rôle du spectateur au théâtre.

Parfaitement consciente de ce à quoi j'assistais, j'ai décidé de jouer le jeu. C'est cette licence et la relativité des rôles — spectateur/acteur — qui en découle, qui crée et alimente « la confusion entre ces deux réalités parallèles, aussi puissamment que la structure de la pièce » [4]. Les boucles se bouclent. Je prends conscience d'une chose qui semble évidente mais tend à disparaitre du champ du théâtre : l'opposition entre les statuts (acteur/spectateur) n'a fichtrement rien à voir avec leur ambivalence. Pour que naisse un spectacle vivant chacun est nécessaire à l'autre. Non actrice, mais bien spectatrice privilégiée d'une représentation. À la première loge comme au premier rang, immergée dans et sûrement submergée par le spectacle. Quand mon rythme cardiaque artificiellement signifié par le « bip » des machines alentour, s'est emballé puis éteint, je n'avais plus que mes yeux et mon silence pour assister à ma « mort ». Ce décalage naît du dispositif, comme on imagine assez naïvement l'élévation de l'âme au-dessus du corps : les gestes, les mouvements et les sons suggérés puis ralentis accentuant la mise en abyme. Si j'avais parlé, aucun médecin n'aurait réagi. Comme coupée de l'instant, je ne pouvais qu'être observatrice de cette pièce. Dans une adéquation parfaite entre le fond et la forme : je prends part sans en être et je meurs sans mourir.

Mais je suis seule à assister à ce spectacle, et tout comme persiste une opposition de rôles, il subsiste l'idée que la petite collectivité fait face à la grande collectivité [5]. Commodément habitué à faire partie d'un public, on pense que le statut du spectateur se définit par son appartenance au groupe. Peut-on être seul — spectateur — au théâtre ? Oui, je le pense sincèrement après avoir assisté à cette pièce. Si je fus esseulée durant ces dix minutes de représentation, je n'étais pas seule. D'une part, la pièce court en réalité sur trois heures : les acteurs enchaînant les patients sans discontinuité. Et d'autre part, je n'étais pas si seule. Dans la salle d'attente un autre spectateur attendait son heure, je fus rejointe par le « réanimé » suivant dans la salle de repos. Et j'ai pu rencontrer — dans un décalage temporel — un patient qui n'était pas encore passé sur le billard. La collectivité était donc présente, bien qu'éclatée. Et au-delà de cela, j'ai éprouvé une expérience commune, celle de l'isolement provoqué par l'instant captivant d'une pièce de théâtre — si tant est qu'elle soit bonne — , qui nous projette dans le jeu pour ne plus laisser percevoir et ressentir que les émotions nées de celui-ci. Enfin, je crois que la proposition du GK collective permet de distinguer un dernier point, habituellement assimilé à l'effet de groupe. Si je suis spectatrice, ce n'est pas parce que je me joins à un groupe physique, mais parce que je suis ce groupe. Sur ce brancard, j'étais les spectateurs. Plus que moi, je fus tous les autres.

J'apporterais un bémol à la dimension poético-fantastique de cette étrange expérience : phrases métaphysiques reprises du questionnaire, masques d'animaux à la fin, vagues et autres musiques douces, etc., qui n'apportent rien de plus et risquèrent à plusieurs reprises de me faire décrocher. Mais la création de Gabriella Cserhati m'a assurée d'une chose : cette discipline est un art vivant, émotionnel, sensitif et littéralement présent. C'est ce que j'attends du théâtre. Si le scénario connu avant la pièce est un prétexte, un leurre, ce qui se joue sur cette table d'opération est ailleurs : redonner vie au spectateur. Pas réellement, vous l'aurez compris, mais à mi-chemin entre une position mortellement passive et celle des spectateurs d'Augusto Boal [6] : celui qui a et la liberté de prendre part sans jouer, et celle de dire Stop ! Avec ce mot officiellement offert et donc licite, j'avais la possibilité de m'extraire de cette norme contraignante, particulièrement présente au théâtre : la coutume qui nous fait rester assis bêtement, subissant un rythme que d'autres nous imposent et qui nous oublie bien souvent.

Alexandra A.

Le GK Collective vous propose une multitude de Théâtre caché. Puisque caché, vous devrez sûrement être acteur de votre expérience et ça commence par la volonté de les trouver. Inscrivez-vous à leur lettre de diffusion, si vous voulez avoir une chance d'éprouver avec eux des sensations nouvelles. Ils ont deux nouveaux projets pour 2017-2018 : A l'hiver 2017/18 le festival NEMO, Biennale d'Art Numérique (ARCADI), donne carte blanche au GK Collective qui présentera 3 dispositifs de son Agence de Rencontre Sans Risque au Centquatre et à La Gaîté Lyrique à Paris. Révész, face à face singulier entre spectateur et comédien au cours d'une traversée en barque. Spectacle immersif, première en juin 2018. Le couple témoin, une adaptation théâtrale du film Le Couple Témoin de William Klein réalisé en 1977, mettant en scène une expérience menée en 2018 où le Ministère de l'Avenir souhaiterait comprendre l'usager de l'an 2050. Ce spectacle parlera de transgression de l'intimité, d'intrusion, de réalité sur mesure.

## Notes

[1] Les Grands Voisins

[2] Depuis plusieurs années l'ancien hôpital est occupé par des associations aux missions hétéroclites : hébergement de migrant, d'artistes et d'artisans, développement d'une agriculture urbaine, mise en place d'atelier avec les habitants du quartier, etc. C'est un pôle d'échanges et de rencontres, avec une salle de cinéma et une université populaire, deux cafés et où de nombreux spectacles et concerts se jouent.

[3] Anne Gonon, Le statut du spectateur dans la représentation théâtrale, L'exemple de la compagnie des 26000 couverts, 2001-2002

[4] Anne Gonon, Le statut du spectateur dans la représentation théâtrale, L'exemple de la compagnie des 26000 couverts, 2001-2002.

[5] tous les anciens de la décentralo le disent !

[6] Théâtre forum

ÉTÉ 2015
Strada – texte Julie Bordenave

COLLECTIF GK

# Urgence

Du théâtre pour ranimer les gens, au sens strict ? L'idée peut paraître naïve, voire inutilement provocante. Pourtant, rien de plus altruiste que la démarche de Gabriella Cserháti, qui désire avec *Urgence* rappeler qu'*« une nouvelle vie est possible tous les jours »*. C'est en toute transparence que le spectateur consentant se rendra à cette expérience de théâtre hautement immersive : vivre une réanimation de l'intérieur. Accueilli par une blouse blanche, il est appelé à remplir un questionnaire où déjà l'oniriisme grignote sur la réalité, avant d'être acheminé en brancard vers une salle de réanimation. Le protocole est clair : ici tout est faux, et l'expérience peut s'arrêter sur simple demande. Elle est d'ailleurs déconseillée aux personnes claustrophobes ou souffrant de problèmes cardiovasculaires. Rien de violent pourtant, malgré l'impressionnant dispositif : quatre personnes affairées au-dessus de vous, mimant les gestes de l'équipe soignante, sous la lumière aveuglante d'un bloc opératoire. Physiquement, vous serez intègre. Le choc est plutôt d'ordre psychologique. A l'arrêt cardiaque présumé, un dispositif artistique se met en place, vous laissant 4 minutes[1] en tête-à-tête avec vos souvenirs, craintes ou fantasmes, remords ou réminiscences, tout est permis. Avant l'inespéré retour à la vie, et un bienvenu sas de décompression pour digérer le tout.

**Impact.** On saluera la qualité de jeu des comédiens, qui crée un réel rapport de proximité avec le spectateur, troublant mais jamais intrusif, s'apparentant à la prise en main ferme et bienveillante d'une équipe médicale[2]. L'impact sera variable suivant l'état émotionnel du spectateur, et ce qu'il vient y chercher : *« Certains viennent pour se familiariser avec la mort, ou pour gérer un deuil. D'autres le vivent comme une mort symbolique et nous parlent spontanément de seconde chance, ce qui relève davantage de notre intention »*, étaie Gabriella. *« La mort est un sujet tabou, l'évoquer est souvent suffisant pour ébranler. Ceux qui ne sont pas touchés par le dispositif sont déjà ailleurs dans ce cheminement, et c'est tant mieux. Ou bien c'est qu'ils résistent et se braquent, et c'est une autre forme d'impact ! »* Les autres ont consigné leurs témoignages dans un livre d'or. Certains sont bouleversants. A vous de tester, notamment à Chalon, en juillet. Réservation obligatoire. ● JULIE BORDENAVE

1. Le laps de temps au-delà duquel un arrêt cardiaque laissera des séquelles irréversibles.
2. L'équipe artistique a pris soin de travailler en amont avec des urgentistes et des psychologues.

**Création** en décembre 2012, au théâtre Moins d'Œuvres, Saint-Ouen (93). **Vu** le 19 avril 2015, au festival Ceux d'en face, Animakt, Soulx-les-Chartreux (91). **Diffusion :** du 22 au 26 juillet, aff de Chalon dans la rue, Chalon-sur-Saône (71) ; les 20 et 21 octobre, Le Vent se lève, Paris XIXe ; du 23 au 25 octobre, festival Péril jeune, Confluences, Paris XXe ; du 1er au 5 mars 2016, FASTE, Faïencerie, Creil (60). **Contact :** contact@gkcollective.org

DR

# Questions à Gabriella Cserháti

Artiste hongroise passée par le cinéma, Gabriella Cserháti a fondé le collectif GK en 2009, pour créer un rapport de proximité inédit avec le spectateur via le dispositif de THéâTRe CaCHé (huitième volume en cours de préparation) ou des expériences immersives comme Urgence.

***Stradda :* Comment se présente le THéâTRe CaCHé ?**
**Gabriella Cserháti :** C'est un protocole élaborant un rapport individuel et intime entre le spectateur et les comédiens. Chaque expérience se présente comme un film vivant que le spectateur vit de l'intérieur. Nous cherchons à créer un type d'illusion complète : du début à la fin, aucun moyen de vérifier qu'on est dans un spectacle. Pour autant, nous ne sommes pas sur un principe de manipulation, ni d'instrumentalisation : le spectateur participe à l'histoire à la mesure de son envie et de sa personnalité. La narration est élaborée à partir de situations émotionnelles que nous souhaitons lui faire vivre : un tête-à-tête avec un personnage ; un moment d'inclusion, puis d'exclusion dans un groupe ; être témoin ou messager d'une situation… Nous avons mis au point des règles de jeu, que nous souhaitons transmettre et partager avec d'autres compagnies.

**Quel est le lien avec le théâtre immersif dont se réclame *Urgence* ?**
**G. C. :** Qu'il s'agisse de pister un ado en fugue dans le métro ou d'assister à un conflit familial dans un appartement, nos spectacles cherchent toujours à donner des pulsions de vie, en incitant à se questionner : où en est-on dans notre vie, est-on proches de nos aspirations profondes, fiers d'être ce qu'on est devenus ? La réponse intervient de manière intime pour le spectateur, nous mettons juste en place le contexte dans lequel ces questions peuvent émerger. Le constat ne doit pas être amer, mais véhiculer l'idée qu'il est possible de changer les choses. En ce sens, *Urgence* constitue le summum de l'*ars poetica* du GK. D'après mon expérience personnelle, j'ai la conviction que ce genre d'accidents de vie peut nous rendre meilleurs et nous faire réfléchir sur l'ordre des priorités dans notre existence. Et mieux les vivre virtuellement ! ● J. B.

**JUILLET 2015**
Libération - texte Clémentine Gallot



# Expérience en «Urgence»

CLÉMENTINE GALLOT 23 JUILLET 2015 À 17:46 (MIS À JOUR : 24 JUILLET 2015 À 10:20)

CRITIQUE Bouche à bouche avec les intermittents, un enthousiasme jusqu'au-boutiste nous pousse à endurer les projets les plus hardcore. Interdit aux moins de 18 ans, l'éprouvant spectacle *Urgence* simule une crise cardiaque, invitant à toucher du doigt les limites de l'hypocondrie. A l'Abattoir de Chalon, un infirmier en blouse blanche ausculte vos signaux vitaux sur un brancard en route pour la salle d'opération, au bord de l'apoplexie. Sur réservation, ce spectacle médical pour un seul visiteur relève d'une volonté provocatrice *«de non-rentabilité»*. Un format susceptible d'effrayer le public, *«participatif mais sans intrusion ni domination»*, prévient sa metteuse en scène, la Hongroise Gabriella Cserhati. Cinéaste de formation, elle a conçu cette expérience immersive, en 2013, *«comme un film, vécu de l'intérieur par le spectateur»*. GK Collective, sa troupe parisienne, entend *«donner des pulsions de vie, réanimer les gens»*. En 600 représentations d'*Urgence*, un seul spectateur a défailli. Malades imaginaires, tenez-vous le pour dit.

*Urgence*, GK Collective, Chalon dans la rue, jusqu'au 26 juillet, de 13 heures à 21 heures sur rendez-vous.

**Clémentine GALLOT**

FACEBOOK
TWITTER
GOOGLE+
MAIL
IMPRIMER
MODE ZEN

SUR LE MÊME SUJET

SPECTACLE
Chalon dans la rue, tout le monde descend Par Clémentine Gallot